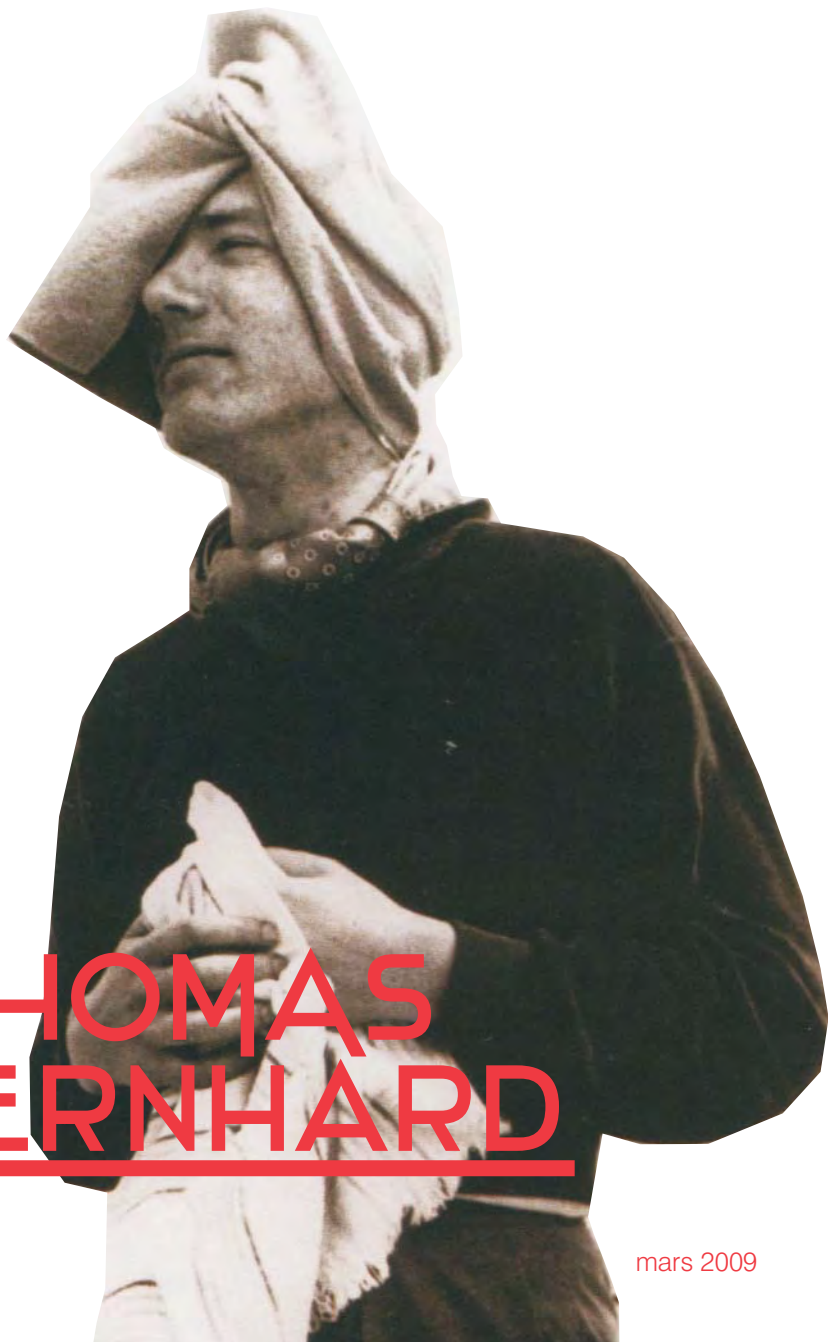


# europa

revue littéraire mensuelle



# THOMAS BERNHARD

mars 2009

*« Des écrivains, il y en a d'horribles, de mauvais, de passables, des bons et d'excellents. Il y en a même de géniaux. Mais il en est aussi d'autres dont la qualité, même si on n'hésite pas à la leur reconnaître, est quelque chose de secondaire. Ce sont les écrivains qui créent une dépendance, ou dit d'une autre façon, ceux avec lesquels le lecteur établit une relation qui ressemble plus à celle du supporter de football avec son équipe ou à celle de la gamine de quinze ans avec son idole musicale. De ces auteurs on lit tout et on en veut toujours plus ; on est attentif à tout ce qui se publie sur eux, on le découpe, on conserve les interviews et les recensions de leurs œuvres ; on achète des enregistrements et des vidéos, s'il y en a : on devient facilement collectionneur. Ces écrivains sont extrêmement rares, moins fréquents même que les écrivains géniaux, c'est dire. »*

*Ces propos du romancier Javier Marias témoignent de l'impact exercé par l'œuvre de Thomas Bernhard. Vingt ans après la mort de l'écrivain autrichien, ce numéro d'Europe réunit des contributions internationales pour explorer le formidable dispositif d'écriture qui engendra un déluge ininterrompu de textes, du début des années soixante jusqu'à Extinction et Place des Héros, ultimes chefs-d'œuvre d'un auteur qui ne fut pas seulement un lanceur de brûlots flamboyants, puisqu'il n'aura cessé de suggérer que « le bonheur du récit dans le malheur du monde représente peut-être l'art de vivre de la littérature ».*

## **ÉTUDES ET TEXTES DE**

Christine Lecerf, Thomas Bernhard, Claudio Magris, Javier Marias, Erika Tunner, Gemma Salem, Mark M. Anderson, Yaël Pachet, Luigi Reitani, W.G. Sebald, Wendelin Schmidt-Dengler, Ferdinand Schmatz, Eugenio Bernardi, George Steiner, Jean Améry, Gérard Farasse, Hans Höller, Laura Boella, Ingeborg Bachmann, Martin Huber, Jean-Patrice Courtois, Wieland Schmied, Krystian Lupa, André Engel, Claude Liscia, Miguel Sáenz, Raimund Fellingner, Siegfried Unseld, Josef Winkler, Robert Menasse, Jacques Le Rider.

## **LA NUIT**

Vincent Delecroix, Olivier Schefer, Stéphane Bouquet, Stephen Romer, Corinne Bayle.

## **CAHIER DE CRÉATION**

Forough Farrokhzâd ● Marilyn Hacker ● Paul Badin  
Alessandro Spina ● Giorgio Messori ● Vincent Farasse

---

**SOMMAIRE**

---

**THOMAS BERNHARD**

Christine LECERF	3	Une belle occasion.
Claudio MAGRIS	7	Le géomètre rebelle des ténèbres.
Javier MARÍAS	10	La farce de la désolation.
Erika TUNNER	12	Le métier de vivre et d'écrire.
Thomas BERNHARD	18	Points de vue d'un incorrigible redresseur de torts.
	*	
Gemma SALEM	23	Aloïs, le père interdit.
Mark M. ANDERSON	30	Fragments d'un déluge.
Yaël PACHET	51	Emprunter le souffle de Thomas Bernhard.
Luigi REITANI	56	Habiter les ténèbres.
W.G. SEBALD	72	Où l'obscurité serre la corde.
Wendelin SCHMIDT-DENGLER	84	Onze thèses sur l'œuvre de Thomas Bernhard.
Ferdinand SCHMATZ	91	Je sens une chaleur en moi...
Eugenio BERNARDI	94	Avant le dernier spectacle.
George STEINER	105	Sombre magie.
Jean AMÉRY	108	Suffocation.
Gérard FARASSE	114	Objets trouvés.
Hans HÖLLER	124	L'idée de vie accomplie dans l'œuvre de Thomas Bernhard.
	*	
Laura BOELLA	135	Symétries et antisymétries.
Ingeborg BACHMANN	145	Esquisse.
Martin HUBER	148	Bernhard lit Wittgenstein.
Jean-Patrice COURTOIS	162	Le « oui » et le « non ».
Wieland SCHMIED	179	Sur la perfection.
Krystian LUPA	200	Journal d'un metteur en scène.
André ENGEL et Claude LISCIA	205	Appuyer là où ça fait mal.
Miguel SÁENZ	212	Bernhard et le cinéma.
	*	
Raimund FELLINGER	219	« La peine maximale ».
Thomas BERNHARD et Siegfried UNSELD	223	Trois lettres.
Josef WINKLER	228	Ange gardien des suicidés.
Robert MENASSE	235	Des héros bien de chez nous.
Jacques LE RIDER	238	Métamorphose du poète maudit...

---

## LA NUIT

---

Vincent DELECROIX	245	Philosophes dans la nuit.
Olivier SCHEFER	254	La nuit traversée.
Stéphane BOUQUET	257	La nuit tous les chats.
Stephen ROMER	262	Retour au Centrum.
Corinne BAYLE	266	Vienne la nuit.

---

## CAHIER DE CRÉATION

---

Forough FARROKHZÂD	272	Les versets terrestres.
Marilyn HACKER	276	Scènes de rue, un dimanche soir.
Paul BADIN	282	Onze fragments de tableau.
Alessandro SPINA	288	Histoires d'officiers.
Giorgio MESSORI	292	Une semaine dans le tour du monde.
Vincent FARASSE	300	L'enfant silence.

---

## CHRONIQUES

---

Daniel BLANCHARD	312	À propos de ce que fait la poésie.
------------------	-----	------------------------------------

### La machine à écrire

Pierre GAMARRA	326	Werner Kofler, de Carinthie.
----------------	-----	------------------------------

### Les 4 vents de la poésie

Charles DOBZYNSKI	329	Par les vitres du temps.
-------------------	-----	--------------------------

### Le théâtre

Karim HAOUADEG	334	Le grand jeu.
----------------	-----	---------------

### Le cinéma

Raphaël BASSAN	338	Dans les steppes kazakhes.
----------------	-----	----------------------------

### La musique

Béatrice DIDIER	341	Les sortilèges de la petite renarde.
-----------------	-----	--------------------------------------

### Les arts

Jean-Baptiste PARA	347	Femmes dans les arts d'Afrique.
--------------------	-----	---------------------------------

---

## NOTES DE LECTURE

---

350

Anne-Marie AMIOT, Jacques ANCET, Patrick AVRANE, Marie-Claire BANCQUART, Jérôme BASTIANELLI, Roger BOZZETTO, Nelly CARNET, Charles DOBZYNSKI, Jean-Pascal DUBOST, Marie-Claire DUMAS, Jean-Paul GAVARD-PERRET, Florence GODEAU, Jacques LÈBRE, Jacques LE GALL, Claude LISCIA, Marie-Josèphe LHOTE, Jean MAMBRINO, Joël-Claude MEFFRE, Patrick NÉE, Bertrand TASSOU, Vincent VIVÈS, Francis WYBRANDS.

# UNE BELLE OCCASION

Thomas Bernhard est mort le 12 février 1989. Vingt ans déjà ! Il fallait le fêter dignement. Comme lui, ne jamais perdre une belle occasion : « N'oubliez pas la mort, ne l'oubliez pas, ne l'oubliez pas... ».

Fêter le vingtième anniversaire de la disparition de Thomas Bernhard, c'est d'abord, bien sûr, célébrer le souvenir d'un homme malade qui a eu très tôt la mort chevillée au corps. Au fronton de son vaste et dernier roman *Extinction*, Bernhard avait gravé cette citation inspirée de Montaigne : « Je sens la mort qui me tient continuellement dans ses griffes. Quoi que je fasse, elle est partout. » De ce gentilhomme français à la tournure d'esprit, comme disait Goethe, « inestimablement sereine », Thomas Bernhard s'est senti intensément proche : « J'ai toujours aimé Montaigne comme aucun autre. Je me suis toujours réfugié dans mon Montaigne quand j'étais dans une peur mortelle. Montaigne a toujours été mon sauveteur et mon sauveur. Si je me suis finalement méfié de tous les autres, de ma famille philosophique infinie, grande [...], je me suis en fait toujours trouvé bien chez mon Montaigne. <sup>1</sup> » Or, si ce grand écrivain de la Renaissance a tant compté aux yeux de Thomas Bernhard, c'est sans doute d'abord pour la place de choix qu'il entendait donner à la pensée de la mort au sein même de la vie : « Il est incertain où la mort nous attende, attendons la partout. La premeditation de la mort, est premeditation de la liberté. Qui a appris à mourir, il a desapris à servir. <sup>2</sup> »

Aussi, fêter un tel anniversaire, c'est avant tout honorer l'œuvre d'un écrivain qui a su penser la mort littérairement, comme une méditation à voix haute, sur un mode musical et philosophique. Dès ses toutes premières interventions publiques, Thomas Bernhard a élevé cette parole sur la mort

au rang d'exercice spirituel et de principe poétique : « La mort s'explique à moi, comme ce qui a rendu possible la pensée. Si nous avons un but, me semble-t-il, c'est la mort, ce dont nous parlons, c'est la mort... *j'indique la vie et parle de la mort...* Je ne parle pas de l'histoire de l'esprit, mais de la mort, pas des approximations physiologiques, psychologiques, mais de la mort... pas d'ordre de grandeur, de réalités bouleversantes, de génie et de martyre, d'idiotie et de sophistique, de hiérarchies et d'amertume, tout cela, je me contente de l'indiquer et je parle de la mort...<sup>3</sup> »

Thomas Bernhard l'a déclaré, scandé et raconté : la mort est son *thème*. C'est la mort qui donne voix, couleur et odeur aux premières poésies. « La terre sentait le thym et la mort ». Ou encore : « Noire est la terre / Noir est le coucher du soleil / Noir est mon message ». Ou encore : « Je t'ai vu / Ton visage est le visage de l'enfer / Je t'ai vu / Tes pieds traversent mes forêts et créent le tourment / Ta voix se faufile à travers mes chambres<sup>4</sup> ».

C'est la mort qui scelle le souvenir d'où procède l'écriture.

Les premières impressions : le boucher, les couteaux, les pistolets, les os, le pus, le sang. Les quelques marches qui montent au cimetière : la tombe, le jeune homme pâle dans le funérarium. Les premières promenades dans les cimetières : la grand-mère fascinée par les morts, vois-tu ? vois-tu ? À l'église, les premières messes : messes noires, messes des morts. Vers sept ans, l'appartement de Traustein, à cent mètres de l'église, juste au-dessus du magasin d'articles funéraires. Le dimanche, des masses noires qui prient et des masses brunes qui hurlent. À treize ans, l'enfer de l'internat et l'enfer de la ville. Salzbourg, façade perfide, cimetière des désirs et des imaginations. Combien de fois a-t-il parcouru cette ville en ne pensant qu'au suicide. Et combien se sont jetés de la colline de son enfance ? Des bombes tombent, des cheveux brûlent, il heurte du pied une main d'enfant dans la rue. Il les voit toujours, ces gisants. Il les connaît bien ces cimetières, où ils ont tous été jetés, pas enterrés. Dix-sept ans, presque dix-huit. Un jour d'octobre, il fait très froid dans la cave de la cité : pleurésie purulente, tuberculose. Extrême-onction et sanatorium. Lutte à mort pour le souffle, la vie. À dix-huit ans, mort du grand-père. Sa chambre vide, ses papiers couverts de mots sur le bureau. À dix-neuf ans, mort de la mère aussi. Isolement et rémission. Il a maintenant vingt et un ans. Il est seul. Il a quelque chose en tête. Une pensée qui pourrait se transformer en poème. La nuit, il descend dans les tombes. Tout est noir, silencieux. Il écrit. Les galeries creusées dans les collines de la ville n'ont pas été murées. Le survivant

note : « Tous les jours à la même heure. Aussi longtemps qu'ils vivront, ils fréquenteront les galeries. <sup>5</sup> »

C'est encore et toujours la mort qui crée l'événement. C'est elle qui fait l'histoire, endeuille le récit, met les phrases en cortège et les fait avancer : laissez passer ! Programmée ou accidentelle, choisie ou subie, la mort est ce dont on parle. Le père, la mère, l'oncle garde forestier, le grand Goethe, la sœur du curé, l'acteur lynché par le public, le juif revenu à Vienne, le président de la société de chasse, les histoires se répètent et les morts s'entassent.

Dans son cycle de poèmes *Ave Vergil*, Thomas Bernhard décrit très tôt avec précision ce qu'il entend par écrire :

*je mets de l'ordre dans le désordre  
j'enterre à l'ombre de grands arbres  
les membres délabrés... <sup>6</sup>*

Dans son premier roman *Gel*, un homme attend près du mur de l'église le temps que durent les funérailles. C'est le fossoyeur. Celui qui creuse les tombes et les referme, enlève les fleurs flétries, enterre les chiens, les bêtes à corne, les cochons et les humains. Savez-vous que le fossoyeur est tuberculeux ? Il passe pourtant des heures à quatre pattes dans la terre argileuse du cimetière. Mais rien ne saurait altérer son humeur. Creusant les tombes, il lui arrive parfois de trouver des bijoux. De temps en temps, il se fait un petit extra avec le fumier du cimetière qu'il revend aux paysans. Il traîne un tas de choses dans son sac à dos. Tout le monde aime ses histoires. Elles sont d'autant plus vraies qu'il les invente au fur et à mesure. Comme il le dit lui-même : « Employé de fourrière et fossoyeur, on est une personnalité importante, quelqu'un qu'on ne peut pas traiter comme n'importe qui. <sup>7</sup> »

C'est à ce fossoyeur roué, jovial et inventif que ce numéro de la revue *Europe* a voulu rendre un hommage appuyé. À lui et à l'immense tâche accomplie. Car Thomas Bernhard laisse un trou immense, un magnifique « vide béant ». Plus rien ne sera jamais comme avant. Quelque chose d'irremédiablement joyeux a eu lieu dans la littérature. Un jeune écrivain a tout simplement eu l'idée géniale de sauter dans la fosse. Et il a finalement réussi ce qu'il souhaitait depuis toujours : filer en douce. Ils ont eu beau chercher partout, ils n'ont jamais retrouvé son cadavre <sup>8</sup>.

*Extinction* est la dernière grande mise en scène du fossoyeur. La famille du mort est là au grand complet. Les évêques de Linz et de Salzbourg sont déjà arrivés. D'anciens gauleiters ont eu l'audace de s'inviter. La fanfare du

village en uniforme vert bouteille répète un morceau de Haydn. Il se dit qu'un pareil enterrement est le drame le plus splendide qu'on puisse imaginer : « Aucun auteur dramatique, pas même Shakespeare, ai-je pensé, n'a jamais écrit de drame aussi splendide, toute la littérature dramatique mondiale est ridicule en comparaison, ai-je pensé, lorsque j'ai vu et entendu l'archevêque de Salzbourg disant la messe des morts en présence de la foule. Comme c'est bien que je me sois soustrait si précocement à l'Église catholique, ai-je pensé.<sup>9</sup> »

Aussi, le lecteur ne s'étonnera-t-il pas de trouver, jetées dans la fosse, toutes sortes de reliques : une photo, une lettre d'éditeur, des mots de visiteurs, plusieurs images peintes de mains, une goutte de sang, un poème d'Ingeborg Bachmann, une phrase de Wittgenstein... Comme on pourra le constater, ce petit rituel n'a rien de désespéré. Il peut donner lieu à de francs éclats de rire, à des déferlements d'images ou de pensées et même à des vocalises. Car, à l'instar de Montaigne, et comme l'a très justement écrit Hans Höller : « Peut-être est-ce précisément le bonheur du récit dans le malheur du monde qui représente l'art de vivre de la littérature. »

Christine LECERF

1. *Montaigne* (1982), in *Événements*, L'Arche, 1988. Voir à ce sujet Christine Lecerf, *Thomas Bernhard, un air de famille*, à paraître aux éditions Laurence Teper, 2009.

2. *Les Essais*, I, XIX, Gallimard, « La Pléiade », 2007, p. 89.

3. *À la recherche de la vérité et de la mort* (1967), in *Ténèbres* (Claude Porcell, dir.) Maurice Nadeau, 1986.

4. *Sur la terre comme en enfer* (1957), in *Thomas Bernhard* (Pierre Chabert et Barbara Hutt, dir.) Minerve, 2002.

5. *Événements*, L'Arche, 1988, voir aussi *Trois jours, L'Origine, La Cave, Le Souffle, Le Froid, Un enfant* (1971-1982), Gallimard, « Quarto », 2007 et *Dans les hauteurs* (1989), Gallimard, 1991.

6. *Ave Vergil, VI* (1959-1960), *Gesammelte Gedichte*, Suhrkamp, 1991 (*Je te salue Virgile*, trad. par Kza Han et Herbert Holl, Gallimard, 1988).

7. *Frost* (1963) (*Gel*, trad. Boris Simon et Josée Turk-Meyer, Gallimard, 1967).

8. *Un jeune écrivain* (1986), in *Événements*, op. cit.

9. *Extinction* (1986), trad. par Gilberte Lambrichs, Gallimard, 1990.